

ISIS, DE L'ANTIQUITÉ À LA RENAISSANCE

Jean-Louis Podvin
*Univ. Littoral Côte d'Opale, UR 4030, HLLI, Unité de Recherche
sur l'Histoire, les Langues, les Littératures et l'Interculturel,
F-62200 Boulogne-sur-Mer*

3

Dans une Antiquité marquée par un polythéisme généralisé à l'exception notable du judaïsme, et ce jusqu'à la naissance du christianisme dans les premières décennies de notre ère, les cultes dits « égyptiens » présentent une série de spécificités qui les distinguent nettement des autres. Certaines de leurs divinités sont en effet représentées sous une forme animale ou mi-humaine mi-animale, une caractéristique qui surprit nombre de visiteurs étrangers, Hérodote au premier chef¹, et qui contribua à justifier qu'on les dénigrât violemment à l'époque romaine puis chrétienne : ce sont le taureau Apis, le chacal Anubis, le crocodile Sobek, l'ibis Thot pour ne citer que les plus emblématiques d'entre elles². Certaines, pourtant profondément ancrées dans leur terroir, la vallée du Nil, pendant le temps long des trois mille ans de l'histoire pharaonique, ont étrangement connu une nouvelle destinée à l'époque hellénistique et romaine, quand l'Égypte s'ouvre davantage sur la Méditerranée. Leur nom est le même, mais leurs fonctions ont évolué et leur iconographie a été profondément transformée. Toutes n'ont pas connu le même destin. À côté de son nouveau compagnon, Sarapis, c'est Isis qui prend la part belle et connaît un succès

1. — HÉRODOTE, *Histoires*, II, *passim*.

2. — Sur ce point, cf. J.-L. PODVIN, « Le panthéon animal égyptien », dans *Sacré et Nature. Actes de la XXX^e Université d'été du Carrefour d'Histoire Religieuse* (Vannes, juillet 2022), dir. Fr. ARS et B. BÉTHOUART, Boulogne-sur-Mer, Les Cahiers du Littoral II, n° 21, 2022, p. 235-248.

exceptionnel, à telle enseigne que les spécialistes qui travaillent sur ce sujet ont choisi son nom pour désigner ces cultes : les cultes isiaques³.

En préambule aux actes de cette journée d'étude qui se propose d'étudier les images d'Isis à la charnière du Moyen Âge et de la Renaissance, nous présenterons brièvement les cultes isiaques et nous poserons quelques jalons pour comprendre ce qui a permis à Isis et ses compagnons de connaître un tel succès dans le monde romain antique, puis comment on les a appréhendés un millénaire plus tard, au moment de la redécouverte de l'Antiquité aux XIV^e-XVI^e siècles.

Il y a Isis... et Isis

Ce n'est plus exactement l'Isis égyptienne qui se répand sur les rivages méditerranéens. La déesse égyptienne, coiffée d'un lourd disque solaire enserré entre deux cornes de vache lyriformes, engoncée dans une robe moulante dans une attitude hiératique même lorsqu'elle présente le sein à son enfant en tant qu'Isis *lactans* (Fig. 1), est désormais vêtue d'un *chiton* et d'un *himation* aux savants drapés⁴ ; sa couronne s'est transformée en *basileion*, reprenant discrètement les éléments anciens en leur associant de hautes plumes élégantes et parfois des épis de blé qui soulignent son rôle dans l'approvisionnement du monde méditerranéen en céréales par l'Égypte. Le sistre que ses prêtres secouent en rythme devient l'instrument par excellence des isiaques, aussi célèbre que le vêtement en lin et le crâne rasé de ses desservants, ou que la lampe allumée qu'ils promènent même en plein jour⁵.

Isis n'est pas la seule à voir son culte se répandre hors d'Égypte. Osiris, son compagnon dans la mythologie égyptienne pharaonique, l'accompagne parfois, comme en témoignent des statuettes en bronze du dieu enserré dans une gaine momiforme (Fig. 2), retrouvées jusque dans nos lointaines contrées⁶. Cependant, Sarapis⁷ l'a largement supplanté depuis qu'il a acquis

3. — Ceux-ci ont été l'objet de nombreuses études depuis quelques dizaines d'années, lancées dans les années 1960 par Jean Leclant, et poursuivies par des chercheurs comme Michel Malaise, Françoise Dunand, Laurent Bricault – organisateur de plusieurs colloques sur ce thème – et d'autres encore dont nous faisons partie.

4. — Cf. par exemple V. TRAN TAM TINH, *Isis lactans. Corpus des monuments gréco-romains d'Isis allaitant Harpocrate*, Leyde, Brill, 1973 (*Études préliminaires aux religions orientales dans l'empire romain*, 37).

5. — Ainsi SÉNÈQUE, *Sur la vie heureuse*, 26, 8.

6. — Étaples, Lens, Noyelles-Godault, Wanquetin dans le Pas-de-Calais. Cf. par exemple J.-L. PODVIN, « Objets égyptiens et égyptisants trouvés dans le Nord et le Pas-de-Calais », *Revue du Nord*, t. 70 (276), 1988, p. 183-190. Osiris est alors dans une attitude typiquement égyptienne.

7. — On utilisera aussi bien le terme de Sarapis que celui de Sérapis, également retrouvés dans les inscriptions.

une nouvelle dimension sous les Lagides et que son iconographie a transformé l'Osiris-Apis, parfois représenté comme un taureau emportant sur son dos une momie, en un dieu de type grec, à la barbe fournie et à la chevelure foisonnante. La présence récurrente à ses côtés de Cerbère rend la distinction difficile à établir avec Hadès-Pluton, si ce n'est grâce au *calathos* (boisseau) mis en évidence au sommet de son crâne. Là encore, le lien avec la dimension frumentaire du dieu est clairement mis en exergue.



Fig. 1. Isis lactans, alliage cuivreux, Basse époque
(© 2008 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn : Georges Poncet)



Fig. 2. Osiris momiforme, bois, époque ptolémaïque

Parmi les autres divinités isiaques⁸ qui connaissent un certain succès, il convient de retenir Harpocrate et Anubis. Harpocrate, dont le nom est la traduction grecque de l'égyptien *Hr p3 hrd*, « Horus l'enfant », né

8. — On pourra en trouver la liste exhaustive chez M. MALAISE, *Pour une terminologie et une analyse des cultes isiaques*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2005 (*Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, collection in-8°, 3^e série, 35).

après l'assassinat d'Osiris par son frère jaloux, Seth, et élevé secrètement par sa mère Isis dans les marais du Delta afin d'échapper aux tentatives meurtrières du fratricide, forme avec ses parents le troisième membre de la triade en Égypte : l'épisode, connu dès les *Textes des Pyramides*, est encore relayé par Plutarque dans son traité *Sur Isis et Osiris*. Bien moins présent qu'Isis et Sarapis dans les inscriptions grecques et latines, il l'est en revanche dans la petite statuaire, qu'elle soit en bronze ou en terre cuite, et dans les amulettes, indice tangible d'une popularité qui existait déjà dans l'Égypte tardive⁹. Caractérisé par la jeunesse et la nudité, il se pare fréquemment d'une corne d'abondance typiquement grecque en quittant le sol égyptien ; l'index droit porté aux lèvres, signe traditionnel de l'enfance en Égypte, est couramment réinterprété ailleurs et associé au silence imposé aux adeptes des cultes à mystères.

Quant à Anubis, canidé présent à la lisière du désert, à proximité immédiate des zones de sépulture (Fig. 3), il avait été associé très tôt aux rituels de la momification. Dans le mythe osirien, c'est lui qui se penche – au propre comme au figuré – sur son père divin¹⁰ afin d'accomplir l'embaumement de cet illustre défunt, premier à bénéficier de ces rites sacrés et ainsi à pouvoir connaître une renaissance – plutôt qu'une résurrection – dans l'Au-delà. Le dieu devient par la suite celui qui admet le défunt dans le royaume d'Osiris et le conduit jusqu'à la psychostasie. Cette pesée de l'âme lui confère son caractère de dieu psychopompe. Mais son aspect animal choque les non-Égyptiens. Il devient le cynocéphale dénigré par les auteurs anciens qui veulent montrer ainsi le côté inacceptable pour les Romains d'une religion qui adore, barbarie suprême, des animaux. Anubis est aussi celui par qui le scandale arrive : on pense à celui intervenu sous le règne de Tibère, au cours duquel la vertueuse matrone Paulina, par ailleurs isiaque, est abusée par le chevalier romain Decius Mundus qui s'était fait passer pour Anubis en revêtant son masque¹¹.

9. — Cf. à ce sujet nos différentes études sur son succès dans le couloir palestinien, à Chypre ou en Asie mineure : J.-L. PODVIN, « Sur la présence d'Harpocrate à Pétra et en Jordanie », *Syria*, t. 93, 2016, p. 311-319 ; « Le succès d'Harpocrate à Nea Paphos », *Studies in Ancient Art and Civilization*, t. 21, 2017, p. 247-259 ; « Figurines isiaques en terre cuite d'Asie mineure », dans *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 2. Iconographie et contextes*, éd. E. LAFLI et A. MULLER, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2015 (*Archaiologia*), p. 209-217 ; « Lampes à décor isiaque du littoral égéen d'Asie mineure », dans *Proceedings of the Tenth International Congress of Egyptologists, University of the Aegean, Rhodes, 22-29 May 2008*, dir. P. KOUSOULIS et N. LAZARIDIS, Louvain, Peeters, 2015 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 241), p. 2071-2082.

10. — C'est en effet le fils adultérin d'Osiris avec sa sœur Nephtys.

11. — FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités juives*, XVIII, 65-80. JUVÉNAL, *Satires*, VI, a lui aussi la dent dure à l'égard d'Anubis et mentionne dans les processions un prêtre jouant le rôle du canidé, peut-être affublé de son masque.



Fig. 3. Anubis cynocéphale, alliage cuivreux, Basse Époque
(© 2017 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn : Raphaël Chipault)

Trente ans plus tard, en l'an 392 de notre ère, l'évêque d'Alexandrie, Théophile, et des moines galvanisés et furieux se ruent à l'assaut du *Serapeum* d'Alexandrie, considéré comme le haut lieu du polythéisme en Égypte et même dans l'ensemble de l'Empire romain, qu'il convient donc de faire disparaître pour assurer la triomphe de Dieu. Ils suivent en cela les édits pris l'année précédente par l'empereur Théodose I^{er}, visant à faire de la religion chrétienne la seule religion de l'Empire romain. La statue en bois du compagnon d'Isis, noircie par la fumée des luminaires déposés à son intention, est entièrement détruite et le mobilier cultuel pillé, le temple en grande partie démantelé. Ce monument, qui avait tellement impressionné Ammien Marcellin une dizaine d'années plus tôt qu'il l'avait placé juste derrière le Capitole de Rome¹⁹, est brutalement emporté²⁰. Une église consacrée à Honorius, fils de Théodose, est ensuite établie sur les lieux²¹.

À travers ce témoignage retentissant, on pourrait s'imaginer que le culte de Sarapis et d'Isis disparaît du monde romain et s'étonner de

21. — JÉRÔME, *Commentaire sur Isaïe*, VII, indique que le Sérapéum d'Alexandrie et le temple de Marna à Gaza ont été transformés en églises du Seigneur. Cf. L. BRICAULT, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*, Paris, Les Belles Lettres, 2013 (*La roue à livres*, 66), p. 533-535, pour le Sérapéum.

l'intérêt suscité par la déesse mille ans plus tard, à la Renaissance. En réalité, les choses sont un peu plus complexes. Après la fermeture brutale des temples désormais considérés comme païens, s'organisent et subsistent des poches de résistance polythéiste que l'on ne rencontre guère que par le truchement de quelques rares témoignages.

Au début du VI^e siècle, Zacharie le Scholastique, qui mentionne des événements de la fin du V^e siècle – donc un siècle après l'interdiction officielle du polythéisme –, rapporte que des dévots d'Isis avaient transféré des statues de la déesse, sauvegardées d'un de ses temples, dans une maison particulière de Ménouthis, dans le Delta oriental égyptien, où elle continuait à faire l'objet d'un culte secret : cachées dans un double mur, les statues étaient accessibles par une sorte de fenêtre aménagée dans la maçonnerie, dissimulée par un meuble garni de lampes et d'encens²². Il faut là encore l'action « énergique » d'un autre évêque, Pierre I^{er}, pour déloger les fidèles d'Isis à Ménouthis et ceux de Sarapis dans la localité voisine de Canope : on remplace alors ces deux divinités honorées pour leurs vertus guérisseuses par deux saints thaumaturges chrétiens, Cyr et Jean²³.

La survivance de ces cultes est également attestée à l'extrémité méridionale du territoire égyptien, au temple de Philae. Là, des tribus nomades venues de Nubie avaient obtenu à l'époque de Dioclétien l'autorisation de venir adorer Isis, et cette pratique se maintient au-delà de l'édit de Théodose. C'est finalement en 535-537 que l'empereur Justinien met fin à cette tolérance accordée jusqu'alors aux Blemmyes et aux Nobades²⁴ et opère la transformation du temple en une église dédiée à saint Étienne, faisant arrêter les prêtres d'Isis, placer des croix coptes sur les murs et les colonnes pour souligner le changement d'appartenance du lieu, et emporter les statues divines à Constantinople. Les chrétiens sur place se lancent dans l'iconoclasme et n'hésitent pas à tenter de faire disparaître des représentations divines, mais aussi celles des pharaons, en les martelant, à Philae comme dans l'ensemble des temples égyptiens, car la disparition de la connaissance de la langue égyptienne traditionnelle – la dernière inscription hiéroglyphique connue date de 394, la dernière inscription démotique de 452 – ne facilitait guère la distinction entre les dieux et les

22. — Zacharie LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, fol. 113v^o, trad. M.-A. KUGENER, dans *Patrologia Orientalis*, t. 2, fasc. 1, n° 6, *Sévère. Patriarche d'Antioche. 512-518*, dir. R. GRAFFIN et F. NAU, Paris, Firmin-Didot, 1903, p. 27-28. Sur la fermeture de ce temple, cf. Fr. R. TROMBLEY, *Hellenic Religion and Christianization c. 370-529*, Leyde-Boston, Brill, 1994 (*Religions in the Graeco-Roman World*, 115/2), p. 219-225.

23. — L. BRICAULT, « Isis, Sarapis, Cyrus and John: Between Healing Gods and Thaumaturgical Saints », dans *The Alexandrian Tradition. Interactions between Science and Religion and Literature*, dir. L. A. GUICHARD, J. L. G. ALONSO et M. PAZ DE HOZ, Berne, Peter Lang, 2014 (*IRIS*, 28), p. 97-114.

24. — C'est ce que nous apprend PROCOPE, *Histoire de la guerre contre les Perses*, I, 19.

rois. On notera que c'est en 1505 qu'intervient la première édition en grec des *Hieroglyphica* d'Horapollon, suscitant toutefois plus de conjectures que de connaissances fiables²⁵.

L'Égypte n'est pas la seule concernée par la survivance des cultes isiaques : en 417, l'écrivain gaulois Rutilius Namatianus fait part de la permanence du culte d'Osiris à Falesia, en Étrurie²⁶ quand il découvre les fêtes en l'honneur de la renaissance du dieu, compagnon d'Isis dans la mythologie égyptienne traditionnelle. Il s'agit clairement de l'*Inventio Osiridis*, une fête joyeuse qui clôt la semaine des *Isia* du 28 octobre au 3 novembre, commencée dans la tristesse de la disparition du dieu²⁷. Une autre fête essentielle du calendrier isiaque, le *Navigium Isidis*, bien connue à Corinthe par le célèbre roman d'Apulée, les *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*, se tenait au début de l'année, le 5 mars, pour l'ouverture de la navigation : elle est encore attestée par Jean de Lydie dans la première moitié du VI^e siècle²⁸.

Au cours du Moyen Âge, des traces de croyances isiaques ressurgissent çà et là à travers quelques documents. Ce sont des statuettes d'Isis, Sarapis, Harpocrate, Apis découvertes sur des emplacements d'églises qui avaient pu être auparavant des temples, les chrétiens « réutilisant » habilement certains lieux sacrés de sanctuaires polythéistes pour les transformer en espaces chrétiens et y implanter leurs propres églises²⁹. Dans d'autres cas, des éléments ont été réutilisés dans les édifices chrétiens, que ce soit dans les murs ou pour les chapiteaux : ce sont généralement des inscriptions, des autels, des ex-voto, parfois des représentations en bas-relief ou des statues – à Cologne, Isis invaincue dans l'église Sainte-Ursule, Isis myrionyme à Saint-Géréon, – voire des ivoires ou de simples gemmes³⁰.

25. — G. BOAS, *The Hieroglyphics of Horapollon*, New York, Pantheon Books, 1950 (*Bollingen Series*, 23) ; B. VAN DE WALLE, « Autour des *Hieroglyphica* d'Horapollon », *Chronique d'Égypte*, t. 36 (71), 1961, p. 106-112.

26. — Rutilius NAMATIANUS, *Sur son retour*, I, 371-376.

27. — Cette fête apparaît notamment sur le chronographe de 354 ou calendrier de Philocalus, recopié sur un manuscrit carolingien du IX^e siècle, qui nous est connu par trois copies réalisées à la Renaissance : H. STERN, *Le Calendrier de 354. Étude de son texte et de ses illustrations*, Paris, 1953 ; R. HARI, « Une image du culte égyptien à Rome », *Museum Helveticum*, t. 33/2, 1976, p. 114-118. Elle figure aussi sur une mosaïque de Thysdrus : L. FOUCHER, « Le calendrier de Thysdrus », *Antiquités africaines*, t. 36, 2000, p. 63-108, ici p. 98-103. Sur le masque d'Anubis, on pourra consulter L. BRICAULT, « Les Anubophores », *Bulletin de la Société d'Égyptologie de Genève*, t. 24, 2001/2, p. 29-42.

28. — Jean DE LYDIE, *Sur les mois*, 4, 45.

29. — Sur cet aspect, cf. J.-L. PODVIN, « *Isiaca* de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge », *Ancient Society*, t. 39, 2009, p. 245-259.

30. — À ce sujet, R. VEYMIERS, « Survivances et métamorphoses. Les errances des divinités isiaques sur les pierres gravées antiques remployées au Moyen Âge », et N. AMOROSO, « Les ivoires alexandrins d'Aix-la-Chapelle et la réception d'Isis à l'époque médiévale », dans *Les Mille et Une Vies d'Isis. La réception des divinités du cercle isiaque de la fin de l'Antiquité à nos jours*, dir. L. BRICAULT, C. BONNET et C. GOMEZ, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2020 (*Tempus*, 63), p. 35-80 et 81-91.

Symbole de cette transformation dès l'Antiquité tardive, à Henchir el-Attermine, en Tunisie, un relief isiaque d'1,80 m de haut, présenté plusieurs années au Louvre-Lens dans la « Galerie du temps », figure d'un côté la triade Isis, Sarapis et Harpocrate du II^e siècle (Fig. 4), et de l'autre une inscription chrétienne tardive des IV^e-V^e siècles : on s'était contenté de retourner la plaque de marbre pour rédiger l'épithaphe chrétienne d'un défunt.



Fig. 4. Relief d'Henchir el-Attermine (Tunisie) du II^e siècle figurant Isis romanisée reconnaissable au *basileion*, au sistre et au nœud isiaque ; Sarapis coiffé du *calathos* ; Harpocrate portant la main droite à la bouche (© 2012 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn : Hervé Lewandowski)

La vision des auteurs romains de l'Empire : une source essentielle mais partielle au Moyen Âge et à la Renaissance

Avec la disparition du culte d'Isis et de ses compagnons, certes moins brutale qu'elle n'est parfois mentionnée mais cependant irrémédiable faute de soutiens politiques – les derniers étaient, nous l'avons vu, ceux de l'aristocratie païenne à la fin du IV^e siècle, et donc avant l'établissement du christianisme comme religion d'État –, de subsides et d'adeptes, c'est, pour parodier Françoise Dunand³¹, une « Isis imaginaire » qui se met en place. Faute de comprendre les textes égyptiens – mais ceux-ci auraient-ils pu éclairer de manière satisfaisante une religion qui n'était plus du tout celle des rives du Nil –, les auteurs de la fin du Moyen Âge – qui se montrent pourtant bien plus curieux que ceux du Haut Moyen Âge – et ceux de la Renaissance s'appuient sur ce qu'ils ont à leur disposition : ce sont surtout les auteurs grecs ou latins, progressivement redécouverts, mais aussi de rares représentations figurées exhumées dans les pays occidentaux et notamment à Rome.

Les auteurs anciens, notamment ceux de l'époque augustéenne qui sont défavorables aux divinités égyptiennes, sont en fait généralement appréhendés à travers d'autres, bien plus tardifs et surtout chrétiens, qui leur sont franchement hostiles et insistent sur l'animalité de ces dieux et déesses³². Les *Étymologies* d'Isidore de Séville, rédigées dans le premier tiers du VII^e siècle à partir des écrits antiques et qui servent de base aux connaissances sur Isis et ses compagnons au Moyen Âge, en constituent un cas d'école³³.

Examinons successivement les exemples de la vache, du taureau, du chien et l'âne pour s'en convaincre.

Isis, Io, la vache

Quand l'évêque sévillan fait d'Isis la fille du roi d'Argos³⁴, Inachos, on imaginerait volontiers l'érudite prélat espagnol s'appuyer sur des

31. — FR. DUNAND, *Isis, mère des dieux*, Arles, Actes sud, 2008, p. 295, évoque une « Égypte imaginaire ».

32. — JUVÉNAL, *Satires*, XV, ne manque pas de dénigrer ce peuple égyptien qui adore des animaux.

33. — À ce sujet, Ph. BORGEAUD, « Isidore de Séville et quelques isiaques au seuil du Moyen Âge », dans *Les Mille et Une Vies d'Isis*, p. 23-34. Dans son enquête, l'auteur relève des emprunts multiples aux auteurs chrétiens, lesquels avaient connaissance des écrits classiques, plutôt qu'aux sources directes de Plinie ou des commentaires de Servius sur l'*Énéide*. Deux manuscrits des XII^e et XIII^e siècles des *Étymologies*, l'un de l'abbaye Saint-Bertin et l'autre de l'abbaye de Clairmarais, sont conservés à la Bibliothèque d'Agglomération du Pays de Saint-Omer (BAPSO) sous les numéros 642 et 643.

34. — ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIII, 84-86. La BAPSO conserve un manuscrit des *Métamorphoses* du premier tiers du XIII^e siècle, malheureusement sans iconographie, provenant de l'abbaye de Saint-Bertin (670).

auteurs latins du I^{er} siècle a.C., comme Properce³⁵ ou Ovide³⁶, voire sur d'autres qui leur sont antérieurs³⁷, alors qu'il les lit plutôt à travers Lactance³⁸ ou Augustin.

C'est en se fondant sur Augustin qu'Isidore considère qu'Io, fille d'Inachos³⁹, est depuis appelée Isis en Égypte et que cette déesse apporta l'écriture aux Égyptiens⁴⁰ ; sur Eusèbe de Césarée⁴¹ qu'il en fait la patronne de l'agriculture. De là à dire que les Égyptiens appelaient Io Isis, il n'y a qu'un pas aisément franchi par les Anciens, d'autant que la transformation d'Io en vache par Zeus, soucieux d'éviter les foudres d'Héra, s'accordait fort bien avec la déesse égyptienne Hathor, dont Isis s'était approprié la plupart des fonctions et des attributs : on pense au premier chef au sistre mais aussi aux cornes de vache.

Notons que le rapprochement entre Isis et Io est déjà présent dans l'iconographie pompéienne – donc au I^{er} siècle de notre ère – mais sous la forme de la réception d'Io par Isis en Égypte – les deux divinités sont donc différentes ici – à la fois sur un des murs de l'*ecclesiasterion* du temple d'Isis et sur une paroi de l'auberge de Gabinianus, également connue sous le nom de maison du duc d'Aumale⁴². Sur ces scènes, Io, jeune fille largement dénudée, dont deux petites cornes rappellent la métamorphose, est assise sur l'épaule d'une allégorie de la mer ou du Nil et tient du bout des doigts de la main droite la main tendue d'Isis, assise et élégamment vêtue, les cheveux bouclés, un uraeus enroulé autour de son bras gauche. Le petit Harpocrate est aux côtés d'Isis, un crocodile à ses pieds, et deux desservants se tiennent derrière elle : une femme brandissant un sistre, et un homme tenant le sistre de la dextre, une situle et un caducée du côté gauche.

Différents commentaires des *Métamorphoses* jalonnent les XII^e et XIII^e siècles, comme celui d'Arnoul d'Orléans (vers 1170-1175), ou le *Commentaire Vulgate*, rédigé à Orléans vers 1260 ; au XIV^e siècle, l'*Ovide*

~~~~~

35. — PROPERCE, *Élégies*, II, 33, 4

36. — OVIDE, *Art d'aimer*, III, v. 463-466 ; *Fastes*, I, v. 453-454 ; *Métamorphoses*, I, v. 586-786.

37. — Le mythe, déjà présent chez ESCHYLE, *Suppliants*, est repris par HÉRODOTE, *Histoires*, II, 41, qui établit le parallèle entre Isis et Io.

38. — LACTANCE, *Institutions divines*, I, XI, 20-21.

39. — AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XVIII, 3.

40. — *Ibid.*, XVIII, 37 et 40.

41. — EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, II, 1, repris d'après DIODORE, *Bibliothèque historique*, I, 14 ; I, 27.

42. — Cf. V. TRAN TAM TINH, *Essai sur le culte d'Isis à Pompéi*, Paris, E. de Boccard, 1964, p. 128 et 138-140, pl. VI et XVI, 2. Pour une bonne contextualisation du rapprochement entre Isis et Io, et entre Apis et Épaphos, on consultera avantagement R. VEYMIERS, « Les cultes isiaques à Argos. Du mythe à l'archéologie », dans *Bibliotheca Isiaca* II, dir. L. BRICAULT et R. VEYMIERS, Bordeaux, Ausonius éditions, 2011, p. 111-129.

*moralisé* est composé en français avant 1328, alors qu'en Italie, Arrigo Simintendi en propose une traduction dans les années 1330<sup>43</sup>. Trente ans plus tard, Boccace popularise Ovide : le Florentin reprend l'épisode de la métamorphose d'Io en génisse, puis celui de son arrivée sur les rives du Nil où elle récupère une apparence féminine. La « très ancienne Ysis déesse et reine des Égyptiens » est représentée en habits du Moyen Âge tardif, couronnée et nimbée sur des enluminures de son ouvrage *Sur les femmes célèbres*, et le navire sur lequel elle vogue ressemble à la nef des armoiries de Paris, quand il n'arbore pas un quadrupède – une vache ? – sur le pavillon ; dans d'autres éditions, Io rame elle-même dans une simple barque à égide de tête de vache<sup>44</sup>.

Boccace s'inspire d'auteurs anciens souvent contradictoires entre eux, comme Clément d'Alexandrie qui rapporte différentes traditions prétendant, l'une qu'Isis et Io ne font qu'une, l'autre qu'Io serait la fille de Prométhée, la troisième qu'Isis est la Cérès des Grecs<sup>45</sup>. Boccace présente aussi Isis comme la fille de Prométhée dans son ouvrage sur la *Généalogie des dieux* où on la figure bandant un arc en direction d'un cervidé alors qu'elle est censée combattre des ennemis selon le texte, et suivie de personnages plus proches de démons que d'humains, à moins qu'il ne faille y voir des représentations de divinités égyptiennes<sup>46</sup>. Il ajoute les vertus de la déesse, dispensatrice de l'écriture et de l'agriculture comme l'évoquaient déjà les arétalogies d'Isis à l'époque hellénistique, retrouvées à Memphis et en divers sites de la Méditerranée orientale, comme à Kymè, Maronée.

Christine de Pizan s'intéresse également à Isis, notamment dans son *Épître d'Othéa* (vers 1400) : l'intéressante iconographie qui accompagne son récit montre la déesse en costume médiéval soignant les arbres ou les greffant, ou encore la présente métamorphosée en vache pour mieux correspondre à Io<sup>47</sup>. Surtout, la poétesse voit dans la vache celle qui nourrit les hommes non seulement par son lait maternel mais aussi par les lettres qu'elle leur inculque ; dans la dispensatrice de l'agriculture et de la fertilité,



43. — Voir les articles de P. DELEVILLE et E. KOROLEVA dans ce volume.

44. — Miniature de Robinet Testard qui orne le manuscrit de la traduction anonyme française de Boccace, *Sur les femmes célèbres*, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : Paris, BnF, ms. fr. 599, fol. 10v<sup>o</sup>.

45. — Clément d'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 21, 6.

46. — Giovanni BOCCACCIO, *De la généalogie des dieux*, trad. anonyme, Paris, Antoine Vérard, 1498-1499 : Paris, BnF, Réserve des livres rares, RES-J-845, fol. 72r°. Derrière la déesse, la harpie à corps d'oiseau et tête humaine fait penser à l'oiseau-*ba* (« âme ») ; le « démon » porte des cornes verticales qui l'apparentent à un animal ; le personnage barbu pourrait être perçu comme une forme de Sarapis (?) ; les deux derniers personnages paraissent avoir des sabots fendus en guise de pieds.

47. — Cf. l'article d'E. KOROLEVA dans le présent volume.

elle reconnaît celle qui rend les âmes fécondes et qui diffuse les vertus chrétiennes, voire celle qui est à l'origine de la conception du Christ.

### Apis, Sarapis, le taureau

Après le long voyage de la déesse qui l'avait menée depuis Argos jusqu'en mer Noire, Apollodore le Mythographe (fin II<sup>e</sup> – début III<sup>e</sup> siècle) raconte qu'Io, fécondée par Zeus, donne naissance à Épaphos lorsqu'elle accoste en Égypte<sup>48</sup>. Or Épaphos est le nom que les Grecs donnent à Apis en Égypte, selon Hérodote<sup>49</sup>. Qui plus est, le récit d'Apollodore indique qu'Héra fait tout pour faire disparaître le jeune Épaphos, ce qui n'est pas sans rappeler le mythe d'Isis et de son jeune fils Horus l'enfant, menacé par Seth. D'autres sources évoquent le roi d'Argos, également appelé Apis ou Épaphos, qui serait venu en Égypte pour y fonder Memphis<sup>50</sup> : cette homonymie entraîne bien des confusions. Mais quoi de plus logique qu'un taureau naisse d'une vache... On rappellera aussi que les anciens comme Tibulle, *Élégies*, I, 7, puis plus tard Augustin, *Cité de Dieu*, XVIII, 5, ou encore Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXII, 14, 7, faisaient d'Apis « le bœuf de Memphis » – même si le terme taureau était plus adapté –, autant dire un compagnon attitré de la vache Isis.

Isidore s'appuie surtout sur Augustin<sup>51</sup> et Rufin d'Aquilée<sup>52</sup> quand il évoque l'arrivée d'Apis depuis Argos jusqu'en Égypte et sa mort où il devient Sarapis. Il reprend et vulgarise une origine particulière à son nom : Soros, le cercueil, et Apis, le taureau, soit Sorapis, devenu, par modification d'une lettre, Sérapis<sup>53</sup>. Les auteurs de la Renaissance s'empres- sent de relayer cette étymologie<sup>54</sup>.

Le taureau Apis, reconnaissable à la présence d'un croissant de lune, est encore mis en évidence, volant au-dessus d'une danse des Hébreux sur une toile de Filippino Lippi dans la dernière décennie du XV<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Le lien entre Apis et le veau d'or est, là encore, présent chez Isidore, qui

48. — APOLLODORE LE MYTHOGRAPHE, *Bibliothèque*, II, 7-9, cité par L. BRICAULT, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*, p. 482-483.

49. — HÉRODOTE, *Histoires*, II, 153 ; III, 27-28.

50. — Comme Clément d'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 21, 106 ; Eusèbe DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, X, 12, 24-25, qui s'appuient sur Aristippe dans son premier livre d'*Arkadie*.

51. — AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XVIII, 5, qui lui-même se réfère expressément à Varron.

52. — RUFIN D'AQUILÉE, *Histoire ecclésiastique*, XI, 23, lui-même influencé par PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, 28.

53. — Clément d'Alexandrie ne fait pas état d'Argos.

54. — C'est le cas de Vincenzo CARTARI, *Imagines deorum, qui ab antiquis colebantur*, trad. Antoine DU VERDIER, Lyon, Barthélémy Honorat, 1581, p. 83-84 ; Saint-Omer, BAPSO, cote 3850, sur un exemplaire provenant de la bibliothèque de l'abbaye de Clairmarais.

55. — J. BALTRUŠAITIS, « L'adoration du dieu-taureau égyptien, Apis », dans ID., *La Quête d'Isis : Essai sur la légende d'un mythe*, Paris, Flammarion, 1985, p. 165-167 ; P. CASTELLI, « "Iside

le tient plutôt de Lactance<sup>56</sup>. C'est à la même époque (1492-1494) que Pinturicchio décore les appartements des Borgia, en s'inspirant des assertions fallacieuses du dominicain Giovanni Nanni, dit Annius de Viterbe, ensuite publiées dans ses *Antiquitates* (1498)<sup>57</sup>. La lecture des récits de quelques rares voyageurs qui se sont rendus en Égypte ou y ont fait un détour<sup>58</sup>, la découverte d'antiquités égyptiennes, statues et sphinx, sur le sol de l'Italie et le redressement d'obélisques rapportées à Rome dans l'Antiquité – on pense évidemment à l'érection en 1586 de l'obélisque de la place Saint-Pierre, devant la basilique Saint-Jean-de-Latran, décidée par le pape Sixte-Quint et réalisée par Fontana<sup>59</sup> – constituent d'autres témoignages du regain d'intérêt pour l'Égypte ancienne<sup>60</sup>.

### Anubis, le chacal

Quand Virgile<sup>61</sup> vilipende les divinités égyptiennes au premier rang desquelles il range le *latrator* Anubis, il fait allusion à l'affrontement civilisationnel au moment de la bataille d'Actium, en septembre 31 a.C. entre l'Occident romain, défendu par Octavien, et l'Orient dépravé, derrière Cléopâtre, coupable de tous les maux, et Antoine, non mentionné nommément. Or le texte de Virgile fait l'objet des commentaires de Servius à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, repris au XII<sup>e</sup> siècle par le *Deuxième Mythographe du Vatican*<sup>62</sup>, mais aussi entretemps par d'autres auteurs chrétiens chez qui le thème de l'aboyeur Anubis est récurrent : Prudence<sup>63</sup>, dont un

~~~~~  
Venerata" nel labirinto del sapere tra Medioevo e Rinascimento », dans *Iside : il mito, il mistero, la magia*, dir. E. A. ARSLAN, Milan, Electa, 1997, p. 598-617, ici p. 612-613.

56. — Ph. BORGEAUD, « Isidore de Séville et quelques isiaques au seuil du Moyen Âge », p. 29-30.

57. — J. BALTRUŠAITIS, *La Quête d'Isis*, p. 158-165 ; S. MORENZ, *Die Zauberflöte. Eine Studie zum Lebenszusammenhang Ägypten-Antike-Abendland*, Münster, Böhlau, 1952 (*Münstersche Forschungen*, 5), p. 34, rappelle que le peintre s'appuie aussi sur Diodore, mais avec un style qui est celui de son époque ; ID., *Die Begegnung Europas mit Ägypten*, Berlin, Akademie-Verlag, 1968 (*Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Phil.-Hist. Klasse*, 113 – 5), p. 123-144.

58. — L'Égypte ne cesse d'intéresser quelle que soit l'époque. Cf. J.-L. PODVIN, « Le voyage en Égypte jusqu'au début du XX^e siècle », dans *Le Voyage de l'Antiquité à nos jours*, dir. J.-L. PODVIN et Cl. SOUSSEN, Dürren, Shaker Verlag, 2022, p. 63-85.

59. — J.-J. GLOTON, « Les obélisques romains de la Renaissance au néo-classicisme », *MEFR*, t. 73, 1961, p. 437-469, qui recense quatorze obélisques sortis du sol romain et redressés entre le XIV^e et le XIX^e siècle. Cf. aussi H. KASTL, *Der Lateranensische Obelisk in Rom. Schicksal eines antiken Baudenkmals*, Munich, Heinz Moos, 1964.

60. — K. H. DANNENFELDT, « Egypt and Egyptian Antiquities in the Renaissance », *Studies in the Renaissance*, t. 6, 1959, p. 7-27. On peut percevoir cet intérêt chez des hommes comme G. Bruno : L. Franceschini, « Isis in Giordano Bruno's Work », *Rivista di Studi Italiani*, t. 40/2, 2022, p. 1-24.

61. — VIRGILE, *Énéide*, XIII, v. 696-700.

62. — *Deuxième Mythographe du Vatican*, III, IX, 8.

63. — PRUDENCE, *Contre Symmaque*, II, 532.

Certains humanistes ambitionnent de réaliser un tableau illustré des divinités « païennes ». On citera parmi ceux-ci Pirro Ligorio, de Naples, à la fin du deuxième tiers du XVI^e siècle⁶⁹, ou encore Vincenzo Cartari, traducteur italien des *Fastes* d'Ovide et auteur dans la même langue de l'ouvrage *Les images des dieux des anciens*⁷⁰, dans lequel figurent des représentations d'Isis, mais aussi de Sarapis, d'Harpocrate et d'Anubis. Ce dernier, humain à tête de chien, tient dans les mains les attributs de Mercure, palme et caducée.

L'âne est en relation directe avec *L'Âne d'or* d'Apulée bien plus qu'avec *L'Âne* de Lucien de Samosate. Les *Emblemata* d'Andrea Alciat, s'appuyant sur un épisode raconté dans le roman d'Apulée⁷¹, évoquent l'âne portant la déesse et qui s' imagine être celui que l'on vénère, à telle enseigne qu'on doit lui rappeler que c'est la déesse qui est adorée, pas lui. L'image connaît un certain succès dans les différentes éditions de l'ouvrage au cours du XVI^e siècle et au-delà⁷². Sans doute les influences de Boiardo, puis de Béroalde, au siècle précédent, y sont-elles pour beaucoup, ce dernier sortant l'œuvre de l'oubli et en proposant une lecture allégorique⁷³, avant que Guillaume Michel de Tours n'offre en français une traduction de l'œuvre en 1517⁷⁴.

74. — O. PÉDEFLOUS, « La traduction de *L'âne d'or* par Guillaume Michel (1517) : une contribution à la poétique du roman au XVI^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 107/3, 2007, p. 515-535.

75. — J. BALTRUŠAITIS, *La Quête d'Isis*, p. 73-77.
76. — Gilles CORROZET, *La Fleur des antiquitez de la noble et triumpicante ville et cité de de Paris*, Paris, Galliot du Pré, 1532, p. 11-12.
77. — La glose de Nicolas François, datée de 1427-1430, figure dans le manuscrit n° 185, fol. 169r°, de la bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, auparavant conservé à l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer. Cf. l'article d'E. KOROLEVA dans le présent volume.
78. — TACITE, *Germania*, IX, 1, « Une partie des Suèves sacrifie aussi à Isis ».

À l'aube de la Renaissance...

On l'aura compris, Isis, Osiris et Sarapis, et l'ensemble de ce que l'on appelle aujourd'hui la *gens isiaca*, même mille ans après que leur culte a officiellement cessé à l'instar de celui des autres divinités polythéistes, intéressent et intriguent les auteurs de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, à la lumière de la (re)découverte des textes antiques grecs et latins et de leur publication sous une forme imprimée. C'est en premier lieu en Italie que s'opère cette quête, mais la France n'est pas en reste, comme les communications de cette journée d'étude ont pu le montrer.